

Québec français



La terre ferme ou l'espoir de vivre

Aurélien Boivin

Number 120, Winter 2001

La censure d'hier à aujourd'hui

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/56008ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Boivin, A. (2001). Review of [*La terre ferme* ou l'espoir de vivre]. *Québec français*, (120), 90–92.



Après s'être livré à la poésie avec, entre autres recueils, *Indigo nuit* (1986), qui lui vaut le prix Octave-Crémazie du Salon international du livre de Québec, et *Cérémonie mémoire* (1989), avec lequel elle est finaliste au prix du Gouverneur général du Canada, Christiane Frenette, professeure de littérature au cégep de Lévis-Lauzon, publie, en 1997, *La terre ferme*¹, un premier roman, avec lequel elle remporte finalement ce prix prestigieux.

AURÉLIEN BOIVIN

LA TERRE FERME

ou l'espoir de vivre

De quoi s'agit-il ?

Roman d'atmosphère, *La terre ferme* aborde un problème d'actualité, un problème majeur de la société québécoise : le suicide chez les jeunes. Le roman ne s'attarde pas tant au geste grave, fatal que posent deux adolescents, des frères, qui, à l'insu de toute la population de la petite ville, empruntent un radeau de fortune pour plonger ensemble dans le fleuve à la gueule dévorante, qu'à l'histoire « d'une petite ville lumineuse » (p. 14) qui pleure leur disparition et qui s'en veut de ne pas avoir prévu le drame : « [...] on s'en veut de ne pas vous avoir vus mettre le radeau à l'eau, on se sent responsable de chaque geste qu'on n'a pas su faire » (p. 51). Le deuil est vécu par trois femmes de générations différentes qui s'accrochent tant bien que mal aux choses simples de la vie comme à des bouées de sauvetage. Car le geste des adolescents disparus, qui risque d'être imité par d'autres jeunes de leur âge, hante leur fragile existence. Faible et timide, la jeune fille est elle aussi attirée par la magie du fleuve, elle qui sort à peine de l'adolescence et qui se sent mal dans sa peau d'adulte. Troublée par ce double suicide, sa mère retrouve, à chaque matin, après le départ des siens, la photo des deux disparus qu'elle a exposée sur la porte du frigo et se transpose dans le personnage de la mère éprouvée. Une autre femme, seule, dans la quarantaine avancée, obsédée par ce geste tragique, voit chaque matin les deux jeunes dans son miroir et se surprend à ajouter deux couverts au déjeuner, comme si ces deux enfants lui appartenaient. Il faudra que le temps passe, que le deuil s'achève, pour que la vie reprenne son cours et que ces trois femmes les oublient, comme toute la population de la ville d'ailleurs. Malgré la mort qui guette à chaque détour,

ceux qui restent doivent vivre, d'où l'importance de la communion humaine et de la force individuelle et collective des survivants pour triompher.

Le titre

Le titre de l'œuvre est métaphorique. Ceux qui survivent au suicide, à la dérive, à la mort, en définitive, doivent s'accrocher à la vie, en s'agrippant à la terre ferme et, malgré la tragédie qui les touche profondément, trouver, donner un sens à leur vie et composer avec leur mal de vivre. Le narrateur n'avoue-t-il pas que « l'avenir, c'est la terre ferme » (p. 145) ? C'est d'ailleurs vers la rive que revient la jeune fille après sa fugue sur le Saint-Laurent, jamais nommé, qui dure tout au plus une journée, alors que la mère de famille s'enracine davantage dans la cuisine de sa maison, qu'elle a choisie loin du fleuve, et que l'autre femme s'accroche à son rêve, un homme qui, enfin, l'a remarquée, après une croisière sur le fleuve et lui a redonné le goût de vivre.

Le lieu

La terre ferme se déroule dans la région du Bas-du-Fleuve, « dans une petite ville » de province « bâtie sur la côte échançrée d'un fleuve large et sans âge » (p. 38). « C'est, avoue la romancière, un peu Rimouski, si on veut, quoique le traversier évoque plutôt Trois-Pistoles² », avec, en face ce petit village « niché au fond d'une anse » étalé « le long de la route bornée par le fleuve » (p. 74), village où l'on ne fait que passer sans s'attarder. Serait-ce Les Escoumins ? Il est un indice qui milite en faveur de Rimouski, siège de l'évêché : à deux reprises, la narratrice évoque l'heure à l'horloge de la cathédrale (p. 133 et 138). Si le lieu n'est pas précisé, c'est que, sans doute, le drame aurait pu se dérouler n'importe où au Québec.

Le temps

Il est bien marqué, comme il arrive souvent dans les romans québécois construits sur le déroulement des saisons. L'intrigue de *La terre ferme* dure huit mois mais touche aux quatre saisons : elle s'amorce à l'automne, en octobre, avec le suicide des deux garçons et se termine avec le solstice d'été et la fin des classes (p. 119) en juin d'une année qui n'est pas précisée mais que l'on peut situer dans la décennie 1990, en tenant compte de quelques indices temporels, tels la guerre en Bosnie et l'exhumation de cadavres enfouis dans les charniers, les troubles à Gaza et, plus près de nous, la disparition de la pêche à la morue, menacée par le troupeau de phoques trop abondant « qu'il faut s'empresser d'abattre », et la coupe à blanc de la forêt boréale (p. 72), qui n'est pas sans rappeler la lutte du chanteur-compositeur-cinéaste Richard Desjardins. C'est donc dire que l'époque représentée correspond au temps de l'écriture du roman. Ajoutons que le temps, dans *La terre ferme*, exerce un véritable pouvoir sur la population de la ville anonyme qui espère, de préciser le narrateur, s'adressant aux deux disparus, que « vous finirez bien par lâcher prise, par absoudre cette ville, ou alors par lui casser la mémoire. Et que tout pourra reprendre comme avant. Chacun perdra cette impression d'avoir trahi, de ne pas avoir été à la hauteur » (p. 58). Ce malaise, l'autre femme l'évoque en présence de son nouvel ami, un psychiatre dépêché dans la ville pour prévenir d'autres tentatives : « [...] je ne sais pas pourquoi le drame de ces deux enfants est devenu le drame de la ville entière et celui de chacun. Je ne sais pas pourquoi nous avons reconnu en eux nos fils, nos frères, nos dieux. Je ne sais pas comment t'expliquer qu'ils se sont incrustés dans nos vies, ont exacerbé nos solitudes, nous ont affamés, nous ont rendus si coupables que nous baissions les yeux chaque fois que nous croisons dans la rue des jeunes hommes de leur âge » (p. 102).

Les personnages

Les deux adolescents disparus. Surnommés les jeunes dieux, ils ne sont jamais nommés et on ne les voit pas, sauf dans le tableau *Le Radeau de la méduse*, qu'un restaurateur a fait peindre et qu'il a suspendu à la vue de ses clients dans l'espoir, peut-être, de les attirer, à tout le moins de rappeler le drame. Mais les deux jeunes sont

omniprésents, d'autant que la narratrice s'adresse constamment à eux, en utilisant le « vous » pour bien montrer que leur souvenir hante la population après leur disparition tragique. Ce procédé narratif a agacé Réginald Martel³ mais souligne, selon Gilles Perron⁴, « le poids de leur ombre ». On sait qu'ils sont frères, qu'ils sont encore d'âge scolaire, mais on ne connaît pas la raison qui les a poussés à poser un geste irréversible, inexplicable pour les survivants, qui les a propulsés « hors du cirque » (p. 16), si ce n'est le désespoir de « ceux qui ont refusé de gagner l'arche [de Noé] » (p. 16) Ce sont les survivants qui souffrent après une telle tragédie qui touche certes les proches et dérange toute la population.

Le fleuve. Il joue le rôle d'un véritable personnage. Il est omniprésent dans sa majesté, dans son immensité, il obsède, il attire, mais refuse de parler, de confier son secret, de rendre les cadavres des deux jeunes. « Il a tout emporté, comme toujours » (p. 17-18). « Source de mort, le fleuve se révèle aussi dans cette histoire source de vie⁵ », écrit avec à-propos Lise Lachance. Il est encore, après s'être « installé » en silence dans son carcan d'hiver » (p. 35), le symbole du temps qui passe et qui permet d'oublier le tragique destin de la condition humaine.

La jeune fille. Surnommée la jeune déesse, elle est triste et timide, mal dans sa peau, au sortir de l'enfance qu'elle regrette depuis qu'elle est entrée dans le monde des adultes. Elle vit une grande solitude qui la pousse, après avoir écrit une lettre à sa mère qu'elle laisse traîner sur la table de la cuisine, à désertier, attirée à son tour par l'appel du grand fleuve, qui se révèle toutefois pour elle « un casseur de rêve » (p. 126). Comme elle mène une existence morne, terne, elle se sent en marge, en retrait, se croit une ombre immobile. À ses yeux, ce voyage sur le fleuve, qui trahit son attitude suicidaire, ne la conduit nulle part. Mais, en réalité, il n'en est rien : bien qu'il soit de courte durée, ce voyage n'en constitue pas moins un véritable apprentissage. La jeune fille revient sur la rive, sur la terre ferme, où elle peut enfin rejoindre sa mère et se réconcilier avec le monde des adultes, monde qu'elle refusait jusque-là. Le fleuve lui apprend ainsi à composer avec le monde, à traverser le monde (p. 79). Pour ce faire, il lui fallait apprendre le sens des mots « bouger », « partir » et « disparaître » (p. 68-69), qu'elle met en évidence dans son

journal de voyage et que sa mère traduit, dans son langage d'adulte, par les mots « départ, fugue, danger, perte » (p. 116).

La mère de famille. Elle est aussi la mère de la jeune fille. Profondément troublée par la disparition des deux jeunes garçons, elle compatit à la douleur de leur mère qu'elle imagine triste, explorée, convaincue qu'elle aurait pu « être cette mère, naufragée, dévastée, accrochée au radeau » (p. 19). Elle n'approuve pas le geste de ces jeunes, et craint que sa propre fille, interpellée par leur photo sur la porte du frigo, ait tenté de poser un geste identique. Mais la mère de famille est une femme forte, lucide, qui ne se laisse pas abattre, puisqu'elle a compris son rôle depuis longtemps. « dans cette maison semblable à un cœur qui bat et dans laquelle s'agitent les pulsations débridées de quelques vies s'agrippant au radeau » (p. 34). Elle sait pertinemment qu'elle saura passer à travers cette épreuve, même si « la compassion est la pire des illusions » (p. 21).

L'autre femme. Elle est seule, sans enfants, dans la quarantaine avancée, trop vieille pour avoir des enfants (p. 107), car « elle a atteint l'âge des grossesses à risque » (p. 55). Elle souffre de la solitude et a déjà pensé au suicide, surtout après avoir dû subir un avortement. Elle envie d'ailleurs les deux jeunes, « petits héros de la déprime » (p. 25) dont la « vie ressemble à un trousseau de clés perdu dans un stationnement souterrain où elle n'ose plus s'aventurer après minuit » (p. 25). Elle les aperçoit au fond de son miroir eux qui ont eu l'audace de poser le dernier geste et d'en finir avec la vie. Leur « manque de patience la choque », d'autant plus que « la sienne n'a pas donné grand-chose » (p. 24). Secrétaire, elle déteste les mots « carrière, bureau, réussite, rendement » (p. 55-56), qui traduisent, à ses yeux, la folie du travail. La rencontre d'un homme, un psychiatre, lui redonne le goût de vivre.

Le psychiatre. Il ne joue qu'un rôle secondaire dans *La terre ferme* mais n'en est pas moins responsable de la transformation de l'autre femme, qu'il aide à se retrouver et à se reprendre en main. Étranger, il est venu dans la ville



pour apporter son aide aux autorités médicales déjà en place à la suite des suicides (p. 110).

La structure

Bien qu'intitulé *La terre ferme*, le roman de Christiane Frenette accorde paradoxalement beaucoup d'importance à l'eau, ainsi qu'en témoignent les intitulés des trois parties qui le composent : « L'arche et le radeau », « Les désordres du fleuve » et « Regagner la rive ». Les première et troisième parties sont constituées de petits instantanés de deux ou trois pages, voire d'une seule, de la vie des trois femmes marquées par la double tragédie qui dérange toute la population de la ville et qui met au jour leur propre détresse, leur propre angoisse de vivre. La deuxième partie est, à son tour, divisée en trois parties, avec, encore, des titres qui rappellent toujours l'importance de l'eau et du fleuve : « L'eau du désert », « Les eaux troubles » et « La rupture des eaux ». Chaque partie se rapporte à l'une des femmes, en commençant par la jeune fille, qui se demande si le désert, la vie pour elle, est mieux que le fleuve, la mort, et en s'achevant sur la longue réflexion de la mère de famille qui s'interroge sur un passage important de l'existence, celui de l'enfance à l'âge adulte, puisqu'elle a à peine vu le monde de l'adolescence, tant le sien que celui de sa fille qui lui échappe et qu'elle doit accepter. Voilà qui démontre que la structure de *La terre ferme* est rigoureuse et qu'elle reprend les règles de la dissertation.

L'avenir, c'est une fenêtre ouverte dans une chambre, un vent chaud et mouillé qui s'infiltré, la pâleur de l'aube. C'est cette chambre pareille à un radeau qui regagne la rive.

Principaux thèmes

La solitude. Elle est omniprésente et est associée à la détresse des êtres, des femmes, mais aussi de la population en général, bien rendue par l'émotion qui se dégage du roman. La jeune fille est seule, derrière la porte close de sa chambre, seule aussi à l'école, où elle ne se mêle pas au groupe de filles de son âge : « Ne parle pas, ne cherche pas à répondre aux questions, elle n'en pose pas non plus, sourit rarement » (p. 28). Elle refuse l'amitié qui « n'arrive pas à la reconforter. Ils sont bien quelques-uns à traquer son mystère, à tendre leurs mains. Elle reconnaît les signes de tendresse inscrits dans leurs yeux, mais ne se laisse jamais couler dedans : répond toujours

à moitié à la ferveur des autres. On ne la voit pas parmi les bandes bruyantes du samedi soir se déplacer de lieu en lieu ; elle ne passe pas des heures au téléphone, n'apparaît sur aucune photo de groupe à la fin de l'année scolaire » (p. 29). Comme elle, l'autre femme connaît une existence morne, elle qui frôle la catastrophe quand elle aperçoit les deux jeunes, qu'elle imagine les enfants qu'elle n'a pas eus, dans son miroir, tout comme la mère, qui, après le départ de son mari pour le travail, et de ses enfants pour l'école, est seule dans sa cuisine et se complait à regarder la photo des deux naufragés sur la porte de son frigo. Mais la mère de famille sait compatir à la douleur de la mère des deux enfants morts.

L'incommunicabilité. Les personnages ont de la difficulté à communiquer. C'est le cas de la jeune fille qui, renfermée, timide, réservée, est incapable de rejoindre sa mère, qui déplore d'ailleurs « l'heure de la distance » (p. 43) et de la séparation, et ses copines à l'école. Sa mère a elle aussi de la difficulté à établir le dialogue avec l'extérieur, tout comme l'autre femme, qui finit par téléphoner au psychiatre et par le retrouver dans son lit après avoir presque coupé les ponts avec le monde, étant restée cloîtrée dans son appartement pendant une semaine, préférant la déraison au suicide.

La mort. Elle plane sur tout le roman, ainsi que le confirme le suicide des deux adolescents, qui perturbe tout leur entourage. D'autres, comme la jeune fille et l'autre femme, la souhaitent mais sont incapables de l'affronter.

Le geste des deux jeunes débouche toutefois sur la prise de conscience des trois femmes qui décident de s'accrocher finalement à la vie tout en lui donnant ainsi un nouveau sens.

L'espoir. *La terre ferme* oppose le désespoir des deux jeunes suicidés à l'espoir qui finit par s'emparer des trois femmes, qui ont rejoint l'arche contrairement aux disparus (p. 16). Jamais la mère de famille ne cède au désespoir. Elle est confiante en l'avenir et a confiance en la vie.

L'enfance. Souvent évoquée, l'enfance a laissé des traces, sans doute heureuses, qu'on voudrait bien retrouver, car l'âge adulte, est rempli de déceptions et de problèmes de toutes sortes. D'où le regret récurrent de l'enfance.

La portée du roman

Comme l'écrit Marie-Claude Fortin⁶, Christiane Frenette a voulu, avec *La terre ferme*, « démontrer avec beaucoup de subtilité et de lucidité, comment le drame des uns peut servir de miroir aux autres ». Comment aussi un drame peut interpeller ceux qui restent et les amener en quelque sorte à repenser leur existence, à oublier le passé, à regarder vers l'avenir, tout en contribuant à améliorer leur sort. *La terre ferme* livre un message d'espoir puisque « [l']avenir, c'est une fenêtre ouverte dans une chambre, un vent chaud et mouillé qui s'infiltré, la pâleur de l'aube. C'est cette chambre pareille à un radeau qui regagne la rive » (p. 142-143). Pour la mère de famille, c'est le sourire de sa fille dans lequel elle détecte « quelque chose qui cherche à vivre » (p. 145). Pour l'autre femme, c'est quitter la ville pour la première fois et s'éloigner du fleuve dans l'automobile remplie de bagages de celui qu'elle aime (p. 143).

Notes

1. *La terre ferme*, Montréal, Boréal (Boréal compact, 115), 2000, 145 p. 1^{re} édition : 1997.
2. Robert Chartrand, « Récit en eaux troubles », *Le Devoir*, 20 et 21 septembre 1997, p. D-1 et 2.
3. Réginald Martel, « Au dessus du discours lénifiant », *La Presse*, 21 septembre 2000, p. B-3.
4. Gilles Perron, « *La terre promise* [...] », *Québec français*, n° 109 (printemps 1998), p. 20.
5. Lise Lachance, « *La terre promise*. Un maximum d'émotions avec un minimum de mots », *Le Soleil*, 22 novembre 1997, p. B-16.
6. Marie-Claude Fortin, « Noirs silences. Un premier roman subtil [...] », *Lettres québécoises*, n° 89 (printemps 1998), p. 18.